

jours une part assez grande aux philosophes de notre langue et à leurs œuvres : mais il ne faut pas oublier qu'il a écrit en Espagne et en vue de ses compatriotes. Il aurait pu signaler, cependant le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, de M. Franck, et le *Rapport*, de M. Ravaisson, ouvrages qui intéressent diversement l'histoire de la philosophie. Mais il est au-dessus de la critique et devient facilement incomparable, quand il traite l'histoire de la philosophie en Espagne. C'est ainsi qu'il met admirablement en lumière le rôle providentiel et les services exceptionnels des philosophes espagnols de l'école de saint Isidore. Chose étrange, le grand Isidore de Séville, qui a brillé dans l'histoire de l'Eglise, n'obtient pas le moindre article dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, qui accorde, au contraire, autant de place que de considération aux philosophes arabes ou juifs et à des hétérodoxes, tels que Giordano Bruno. La vérité, cependant, c'est qu'il y a peu de penseurs qui aient si bien mérité de la philosophie que l'archevêque de Séville. Grâce à lui et au mouvement intellectuel dont il fut le promoteur, le moyen âge a hérité des connaissances des siècles passé ; il est faux que les scolastiques aient été les débiteurs des Arabes, particulièrement pour la philosophie, autant qu'on a cherché à nous le persuader. Mais écoutons le savant cardinal défendre lui-même cette belle thèse, qui est si bien de sa compétence :

« L'impulsion communiquée aux sciences par saint Isidore et ses écoles fut si énergique, si universelle et si profonde, qu'elle ne put être étouffée par l'invasion arabe. Au milieu de la grande catastrophe et après elle, fleurirent des écoles chrétiennes qui représentèrent, pendant des siècles, la tradition isidorienne. Isidore de Beja, qui a consigné dans sa *Chronique* la malheureuse journée de Guadalète et ses conséquences immédiates, dont il avait été le témoin ; Juan, évêque de Séville, connu par sa correspondance littéraire avec Alvare de Cordoue ; Bracaraire, son prédécesseur, qui attaqua et réfuta la doctrine d'Origène sur l'âme ; les Alvare, les Euloge, les Espéranide de Cordoue ; Haton, évêque de Vich et maître de Gerbert, continuèrent le mouvement littéraire isidorien, au milieu des calamités, des résistances et des contradictions de la domination musulmane. Outre le *Trivium* et le *Quadrivium*, qui constituaient l'enseignement général des écoles publiques à cette époque, on enseignait, dans l'école isidorienne, l'hébreu, le grec, la géographie, le droit, la théologie morale, l'histoire et la cosmographie.

« L'école et les œuvres de saint Isidore démontrent, d'une façon pratique et irréfutable, que l'Europe chrétienne n'eut aucun besoin des musulmans pour marcher dans les chemins de la civilisation et des sciences ; les envahisseurs, au contraire, ne firent qu'entraver et paralyser le mouvement donné par le grand archevêque de Séville, et qu'avaient continué ses disciples et ses prédécesseurs. Rien de moins fondé et de plus inexact que l'opinion de ceux qui affirment que l'Europe chrétienne a dû aux Arabes, et principalement aux Averroës, la connaissance des écrits d'Aristote. Ceux qui sont dans